

# La Martinique moderne, études de cas

EMMANUELLE GALLO ET JEAN DOUCET

**L'architecture moderne martiniquaise se caractérise par une large diffusion. Compte tenu de son histoire, des destructions cycloniques et des dommages sismiques, son patrimoine antérieur au XIX<sup>e</sup> siècle est restreint.**

UNE PARTIE de l'architecture du XIX<sup>e</sup> siècle subsiste de manière ponctuelle : église, marché, avec un exemple emblématique, la bibliothèque Schœlcher (1889) construite d'après les plans de l'architecte Henri Picq. La plus grande partie des constructions existantes a été réalisée durant le XX<sup>e</sup> siècle durant lequel le nombre de

logements a triplé. En ce sens, la Martinique se situe dans le contexte américain même si elle fait administrativement partie de l'Europe. Dans ce contexte et durant la période (1927-1969), bien des Martiniquais ont fait le choix d'adhérer à la modernité architecturale.

La modernité martiniquaise a été portée par des architectes comme Louis Caillat (1901-2002) et Maurice de Lavigne Sainte-Suzanne (1917-1992), mais aussi par des entrepreneurs et ingénieurs motivés : René Dantin, Constant Eudaric, Raoul de Jaham ; ainsi que par quelques maîtres d'ouvrages éclairés comme Donald Monplaisir ou le pharmacien Charles Glaudon. Cette nouvelle architecture martiniquaise ne se limite cependant pas à l'architecture savante. Grâce aux réalisations de nombreux entrepreneurs et à des dessinateurs tâcherons, on constate une véritable diffusion d'un modernisme vernaculaire dans l'ensemble de l'île. Cette adhésion est l'une des originalités de la modernité martiniquaise.

## LES ANNÉES TRENTE

Le premier projet d'architecture moderne en Martinique serait celui du club nautique de Fort-de-France en 1927, œuvre non réalisée de l'architecte guadeloupéen Gérard Corbin (né en 1905)<sup>1</sup>. Le premier bâtiment construit est l'église du Prêcheur, probablement érigée au début des années trente.

Un facteur déterminant semble être à l'origine du développement de cette architecture. Par la loi du 21 mai 1930, l'État consacre cinquante millions de francs à la Martinique afin de réparer les dégâts causés par la dernière éruption volcanique de la montagne Pelée en septembre 1929<sup>2</sup>. Parallèlement, le Conseil général lève



Fig. 2. Lycée Schœlcher vu de l'entrée, 1937

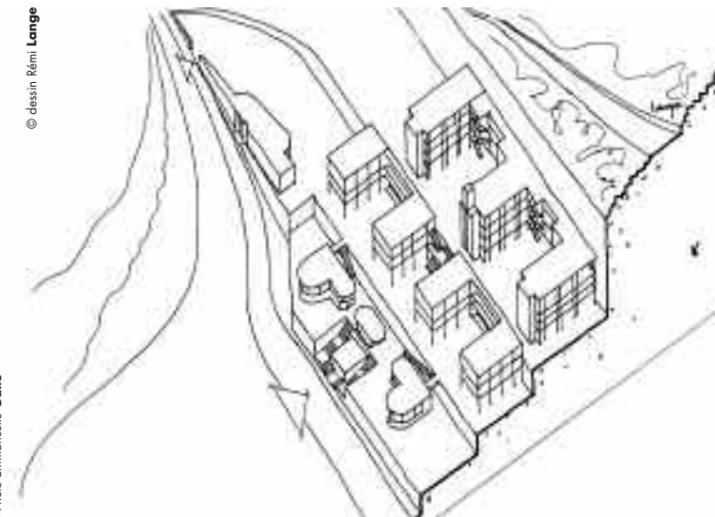


Fig. 3. Axonométrie de principe du lycée Schœlcher

un emprunt de cent cinquante millions de francs<sup>3</sup>. Ces efforts se concrétisent par le renouvellement de nombreuses constructions publiques : des mairies à Saint-Pierre (1934), à Grand-Rivière (1932), au Lamentin (1934, Louis Caillat), des écoles à Basse-Pointe et Bellefontaine (années trente) (fig. 1) mais aussi l'hôpital Clarac (1935, Wulfleff et Verrey)<sup>4</sup> et le lycée Schœlcher (1937), de même qu'un observatoire volcanologique au morne des Cadets (1935, Louis Caillat). Notons que ces projets voient le jour à un moment où de nouveaux bâtiments municipaux modernes sont construits en métropole : à Boulogne-Billancourt, Suresnes, Villeurbanne, Clichy, Villejuif ; de même que des hôpitaux comme Beaujon à Clichy (1935, Jean Walter) et des lycées comme Camille-Sée (1934, François le Cœur). En Guadeloupe, l'architecte Ali Tur (1889-197\*), membre de la Société des architectes modernes, développe une véritable œuvre avec de nombreux bâtiments publics mais aussi des églises<sup>5</sup>.

## LE LYCÉE SCHŒLCHER<sup>6</sup>

Le lycée Schœlcher, prévu pour le tricentenaire, est mis en service de manière échelonnée entre 1937 et 1938 (figs. 2, 3 & 4). Avec ses 80 000 mètres carrés bâtis dans un parc de 4 hectares, c'est un ouvrage de première importance. Les travaux de terrassement et les murs de soutènement de la colline dominant la baie de Fort-de-France ont pris presque dix années, la construction du lycée lui-même commence en 1933. Honoré Donat a assuré le suivi des travaux. La conception de la structure poteau-poutre, calculée antisismique, est due au cabinet d'ingénieurs parisiens Delefosse et Trompat<sup>7</sup>. Les travaux ont été réalisés par les entreprises martiniquaises Roy-Camille, Kalfon et Roseau. La composition générale du lycée comporte un axe de symétrie marqué par l'entrée le bâtiment de l'horloge. La pente est mise à profit, les bâtiments s'échelonnant sur trois terrasses. Ceux-ci sont orientés perpendiculairement à la colline, les alizés les traversent et créent ainsi une

Fig. 1. École de Basse-Pointe, années trente



Fig. 4. Coursives et escaliers du lycée Schœlcher



Fig. 5. Haller, porte de l'exposition du tricentenaire, 1935



ventilation naturelle. L'entrée assure, par ses escaliers, la liaison avec la première terrasse et les bâtiments administratifs. Une autre volée de marches permet d'accéder à la deuxième terrasse sur laquelle quatre bâtiments d'enseignement se répartissent autour de trois cours ouvertes sur la mer. Les constructions sur trois niveaux sont reliées par des passerelles et des escaliers extérieurs, mais couverts. Entre le premier et le deuxième étage se situe la dernière terrasse qui accueille trois bâtiments, sur quatre niveaux, autour de deux cours. Le corps central se prolonge par une tour horloge. L'ensemble des bâtiments reçoit des salles de classes traversantes desservies par des galeries extérieures couvertes. Les fenêtres sont dotées de jalousies en bois. Les transparences, les successions d'embranchements, le

été conçu par les urbanistes Danger frères et fils à la demande de Victor Sévère, maire de la ville<sup>10</sup>.

DANS CE CONTEXTE, la commande privée n'est pas en reste, ainsi à Fort-de-France : la maison Dormoy (1933, Louis Caillat), la maison Baude (193\*), la maison Didier (1933, Louis Caillat), la Rotonde (1935, Louis Caillat), l'immeuble de la Nationale (1938, Rendu) ; de même à Saint-Pierre la maison Roy-Camille (1936, Louis Caillat).

#### LA MAISON DORMOY

Cette demeure a été commandée par René Dormoy, ingénieur et entrepreneur de construction et de travaux publics, à Louis Caillat (fig. 6). Le rez-de-chaussée

ou à la campagne, des artisans bâtissent, sans architecte, avec des références formelles au mouvement moderne.

#### L'APRÈS-GUERRE

Durant le conflit mondial, l'île n'a subi aucune destruction, cependant la construction s'est interrompue en raison d'un embargo sévère. Au lendemain du conflit, les activités reprennent avec une part importante d'architecture domestique, c'est dès 1946 que la maison Monplaisir est bâtie à Bellevue sur les hauts de Fort-de-France par l'architecte Louis Caillat, qui édifie en même temps des villas pour les militaires au fort Desaix. La même année, l'ingénieur Eudarc construit la maison Massel à Balata (au-dessus de Fort-de-France). En 1948, Lamartinière réalise la « maison Rose » pour le dentiste

qui sculptent les volumes. Les deux façades de l'espace à vivre, reliées par un angle arrondi, sont marquées par l'horizontal des balcons et des monumentales protections solaires : des voiles de béton suspendus aux formes organiques. La vue et la lumière sont dirigées tandis que l'ombre est maintenue. La structure poteau poutre laisse l'espace libre. Le rez-de-chaussée est à peine fermé par des piliers, les entrées et les escaliers. L'édifice devait être surélevé pour favoriser la vue sur la baie de Fort-de-France. Le premier étage correspond au salon d'un seul tenant avec mezzanine, l'étage comporte trois chambres et sanitaires donnant sur le balcon couvert. Le toit est aménagé en terrasse, lieu de réception lors des soirées. Les sols sont en granito, en marbre ou en grès cérame. En 1946, il est difficile de



Fig. 6. Louis Caillat, maison Dormoy, 1933

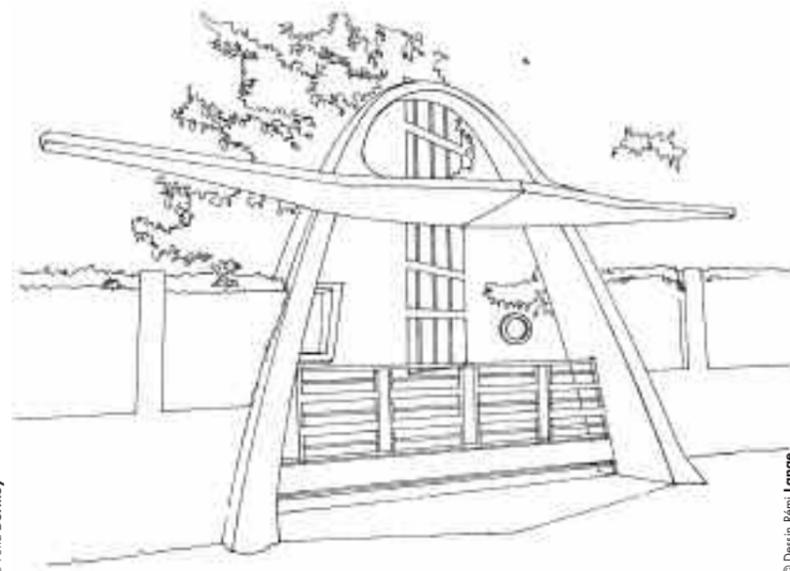


Fig. 7. Louis Caillat, portail de la maison Monplaisir, 1946



Fig. 8. Louis Caillat, façades principales de la maison Monplaisir, 1946



Fig. 9. Hôtel L'Impératrice, 1955

rythme des poteaux, les toits terrasses et les balcons filants créer une esthétique tout à fait originale<sup>9</sup>. Hélas, cet ensemble de premier plan est actuellement menacé de destruction, alors qu'il mérite une réhabilitation avec sans doute une mutation du programme.

À L'OCCASION du tricentenaire de la colonie en 1935, un événement a été organisé au Parc Gallieni à Fort-de-France dont l'entrée est marquée par un portail monumental moderne, sans doute influencé par l'esthétique de l'exposition internationale des Arts décoratifs de 1925 (fig. 5). L'architecte Robert Haller est l'auteur de cet aménagement ainsi que de la fontaine lumineuse de 15 mètres de haut également installée aux Terres-Sainville : « La chute de l'eau se fait depuis le sommet par cascades successives sur des plans de verre. La nuit un éclairage intérieur de couleur changeante, transforme la goutte en perles, en rubis, en topazes, en émeraudes<sup>9</sup>. » Ce nouveau quartier de Fort-de-France a

rectangulaire accueille deux salons, une chambre et un cabinet desservi par une galerie couverte. La cuisine et les sanitaires sont pris dans un volume accolé. L'étage comporte deux chambres dont les parois sont courbes, l'une donnant sur une grande terrasse. Les fenêtres, sur allèges hautes, fermées de jalousies, sont traitées en bande sous le débord des brise-soleils. Un système d'aération naturelle apparaît en façade telle une grille de béton. Le sol de grès cérame reprend différents motifs en tapis, du mobilier en bois exotique a été conçu tout spécialement. Aujourd'hui, cette maison, exposée aux nuisances d'une route très fréquentée, a fait l'objet de modifications et est en fort mauvais état général.

LES FORMES MODERNES reçoivent un accueil positif dans différents milieux et ne restent pas l'apanage d'amateurs éclairés. En 1935, les maisons Nestoret, artisan maçon, et Thorell, ébéniste, situées à Fort-de-France, marquent cette diffusion. Ainsi dans les bourgs

Sylvestre ; l'articulation des volumes, le noyau central et les toitures plates en débord entretiennent des relations avec les maisons de l'architecte américain Frank Lloyd Wright. L'architecte Marcel Salasc (1885-1966) construit successivement l'immeuble Richer à Sainte-Marie en 1946 puis, en 1948, la maison des Syndicats sur un plan constitué exclusivement de cercles.

#### LA MAISON MONPLAISIR

Cette belle maison familiale a été réalisée par Louis Caillat pour Donald Monplaisir, commerçant à Fort-de-France (figs. 7 & 8). Avant-guerre, celui-ci avait habité un immeuble de l'architecte, c'est pourquoi il fait ce choix, lui laissant une grande latitude. Dès l'approche, l'atmosphère est donnée par les portails de la grille, véritables sculptures de béton aux formes organiques. Ce bâtiment se caractérise par des façades fort différentes, l'une sur la rue correspond aux circulations horizontales et verticales, avec deux escaliers courbes

se procurer des matériaux, cependant Donald Monplaisir, qui a de la famille à Sainte-Lucie, y parvient. L'influence de la liberté formelle de l'architecture brésilienne est sans doute à l'origine de cet audacieux projet<sup>11</sup>. L'état actuel de la maison est remarquable, le fils de Donald Monplaisir en est l'actuel propriétaire et défenseur.

LES ANNÉES CINQUANTE voient l'avènement de projets de logements collectifs. Les premiers programmes d'ensembles destinés aux classes moyennes avec le Petit Paradis de Maurice de Lavigne Sainte-Suzanne (Schœlcher) en 1956. L'hôtel L'Impératrice, construit en 1955 en extension d'un bâtiment existant par Charles Claudon, passionné par la construction en béton armé, impose sa façade sur le jardin de La Savane (fig. 9).

COMME dans les autres départements français, les logements sociaux se développent. En 1952, un premier

lotissement social est bâti aux Baies des Tourelles, conçu par l'architecte Desbordes pour la Société des habitations et repas à bon marché. Les premiers HLM collectifs, œuvre de Lavigne, sont bâtis à Saint-Georges à Batelière (Schœlcher, 1958). En 1959, le même architecte construit l'élégante résidence Sainte-Catherine à Cluny, quartier de Fort-de-France, pour la société immobilière des Antilles-Guyane ainsi que la résidence des Palmiers en 1960 (fig. 10).



Fig. 10. De Lavigne, résidence les Palmiers, 1960

La construction de grands ensembles, qui marque la politique constructive des années soixante, a touché la Martinique au même moment que la métropole. Citons les ensembles Floréal (Fort-de-France) en 1963, sur un plan masse de Georges Candillis (1913-1995)<sup>12</sup>, Dillon (Fort-de-France) en 1965 sur un plan d'Antoine de Roux (directeur de l'Agence d'urbanisme des Antilles Guyane) et Batelière (Schœlcher) en 1969 sur un plan de Maurice de Lavigne Sainte-Suzanne.

#### L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE

L'architecture religieuse est présente et s'échelonne sur toute la période, de l'église du Prêcheur en 1930 à la chapelle Bethléem en 1960. On peut citer l'église Sainte-Thérèse (Fort-de-France) en 1938, l'église de Josseaud (Remy, 1952), l'église Saint-Christophe à Dillon (Fort-de-France) en 1955 par les architectes Tessier et Crevaux, la chapelle Bethléem (Fort-de-France) en 1960, Lavigne. Les deux dernières sont les plus radicales, Saint-Christophe marque bien son époque avec ses courbes, sa voûte, ses ventilations latérales de béton qui intègrent les plots de verre coloré, enfin son chevet en tour voûtée jouant avec la lumière dans un esprit corbuséen (fig. 11).

#### UN NOUVEAU RÉPERTOIRE FORMEL, LES ASPECTS CONSTRUCTIFS

Pendant les années trente, la majorité de l'habitat rural est construit à l'aide de végétaux : toit de paille de canne et murs en ti-baume<sup>13</sup> tressé, habitat traditionnel majoritaire, comme en métropole.

Le recours au béton et au ciment armé a permis toutes sortes d'adaptations climatiques qui ont été l'occasion de recherches esthétiques. Galeries couvertes, brise-soleils horizontaux en porte-à-faux, brise-soleils verticaux aux

profils variés et claustra sont devenus des éléments fréquents (fig. 12). Quelques poteaux inclinés, piliers cruciformes renouvellent le modèle. On trouve parfois d'étonnants ajouts, comme une galerie couverte en béton devant une case traditionnelle. Le toit plat est réalisé en hourdis jusqu'aux années soixante où la dalle de béton se développe. Son utilisation permet la création de terrasses très agréables aux heures chaudes.

MALGRÉ l'influence maritime, la provenance aléatoire du sable et la minceur des sections, les constructions sont souvent dans état très correct : peu d'épaufrures et de fissurations, sans doute en raison d'une composition riche en liant hydraulique. En revanche, l'humidité, les précipitations et la qualité relative des peintures, conjugués à l'absence d'entretien, offrent au regard de nombreuses coulures, moisissures et autres salissures.

L'APPROVISIONNEMENT en matières premières pour le béton n'était pas toujours facile. Ainsi des membranes de bambous ont parfois été substituées aux armatures métalliques<sup>14</sup>. Les bâtiments concernés ne semblent pas avoir plus mal vieilli que les autres. Les livraisons sur la côte atlantique sont souvent difficiles à cause de l'agitation de l'océan. C'est pourquoi les éléments étaient jetés à la mer (banches directement et ciment dans des tonneaux) et des nageurs expérimentés les recueillaient à leurs risques et périls...

#### LES PROBLÈMES D'ATTRIBUTION, LES ARCHITECTES ET AUTRES CONSTRUCTEURS

Sur l'ensemble des bâtiments modernistes inventoriés par l'ADAM Martinique, seul un tiers (quatre-vingt dix) a pu être attribué à un auteur (architecte ou autre professionnel de la construction). Cette situation résulte de différents facteurs : le manque d'archives, la délocalisation de certaines archives (Centre des archives d'outre-mer à Aix-en-Provence), une production bâtie vernaculaire sans architecte et sans traces écrites<sup>15</sup>.

Parmi les architectes, on peut citer Louis Caillat, Xavier Rendu, Robert Haller, André Desbordes, Léon Humblet, Germain Olivier, Charles Wulfleff et Alois Verrey, Maurice de Lavigne Sainte-Suzanne, Alexandre Ziwès, Fernand Tessier et Maurice Crevaux, Marcel Salasc, Clément Lison, Claude Meyert-Levy, Henri Madelain, Claude Le Folcavez, Lamartinière<sup>16</sup>. À lui seul, Louis Caillat construit près du tiers des bâtiments inventoriés. Et c'est un paradoxe que le concepteur moderne le plus prolifique de Martinique ne soit pas architecte. Cet autodidacte,



Fig. 12. Maison Rose-Marie-Sanon, brise-soleils, le Lamentin, 1963

Fig. 11. Tessier et Crevaux, église Saint-Christophe, 1955



d'origine métropolitaine, s'est formé en travaillant à l'agence d'Ali Tur en Guadeloupe<sup>17</sup>. Il s'établit en Martinique en 1933, produisant des œuvres qui marqueront leur époque par leur qualité<sup>18</sup>. Il est possible qu'un certain nombre de bâtiments des années trente en Martinique soient l'œuvre d'Ali Tur<sup>19</sup>. Desbordes semble se consacrer plus spécialement aux bâtiments scolaires. Lison et Lamartinière possèdent le diplôme d'ingénieur architecte de l'École spéciale des travaux publics<sup>20</sup>.

DU CÔTÉ des ingénieurs qui conçoivent des bâtiments, on peut citer Jules Roy-Camille (7), Raoul De Jaham (5), Honoré Donat (4), François Lubin (3), Constant Euradic (2). Jules Roy-Camille (ESTP, 1924), qui commence sa carrière en Guadeloupe en 1926, est ingénieur Arts et



Fig. 13. Immeuble de l'ancien Crédit martiniquais, après rénovation

Métiers et Travaux publics de l'État. Honoré Donat (ESTP, 1925), en Martinique dès 1929, met sur pied le service des travaux publics et des grands travaux, premier bureau (public) d'études techniques pour le béton armé<sup>21</sup>. On peut citer également Albert Delaval, ingénieur béton, et Joseph de La Guarrigue, polytechnicien. Les entreprises de construction qui exercent alors en Martinique sont celles de Roy-Camille, Raoul de Jaham, Jacques Kalfon, Joseph et Emmanuel Roseau, les frères Dantin (René, Robert et Richard).

#### REGAIN D'INTÉRÊT ET PREMIÈRES RESTAURATIONS

Dans les années soixante-dix, une certaine lassitude pour les formes modernes, un contexte postmoderne international s'est doublé dans le cas antillais d'un rejet indépendantiste de formes perçues comme « importées ». Intégrée, adaptée, créolisée, la modernité fait aujourd'hui partie intégrante de l'histoire de l'architecture martiniquaise, savante comme vernaculaire. À ce titre, elle mérite d'être valorisée, d'autant qu'elle est porteuse de valeurs sociales, démocratiques et émancipatrices. L'adaptation au climat tropical des formes modernes apporte une contribution

originale au mouvement. L'association ADAM Martinique (Association des architectes modernes), constituée en 1996, a engagé de nombreuses initiatives pour attirer l'attention du public et des élus sur ce patrimoine. Une évolution a été constatée avec deux restaurations : celle de l'ancien Crédit martiniquais et de la maison des Syndicats. Le bâtiment bancaire, achevé en 1937 par l'entreprise Dantin et l'ingénieur Valide, a été doublé en 1947, puis à nouveau agrandi en 1953. Masquée par un mur rideau réalisé au début des années quatre-vingt, la restauration menée en 2003 par l'architecte Yves Tanguy et la BRED, actuelle propriétaire du bâtiment, a cherché à restituer l'esprit de l'esthétique d'origine à défaut d'un état réel (fig. 13)<sup>22</sup>. On retrouve les piliers par couple, les loggias, ainsi que le marquage horizontal des brise-soleils datant de 1953.

**EMMANUELLE GALLO** est architecte, chercheur en histoire de l'architecture. Après une période de pratique libérale, elle se consacre à l'enseignement de la construction, de l'histoire de l'architecture, de la construction, du confort dans différentes écoles dont l'Institut d'art (Université Paris I). Elle rédige une thèse sur l'histoire du chauffage des habitations en France sur la longue durée. Membre fondateur de Docomomo France et du comité Technologie de Docomomo International, elle a publié sur l'histoire de l'architecture et du chauffage et un catalogue d'exposition sur les Roches Noires, grand hôtel à Trouville.

**JEAN DOUCET** (né en 1955) est ingénieur des travaux publics de l'État. Il fonde en 1996 l'association ADAM Martinique qui rassemble trente architectes, urbanistes, historiens et personnalités agissant dans le domaine de la culture et du patrimoine, autour du patrimoine architectural moderniste de la Martinique. L'association a réalisé des conférences, des expositions, des reportages télévisuels et une série de petits films, ainsi que des panneaux informatifs installés devant les principaux bâtiments.

#### NOTES

- 1 Architecte diplômé de l'École spéciale des travaux publics (1928), travaille pour la sous-préfecture de Guadeloupe mais aussi pour la clientèle privée (Annuaire ESTP-1930).
- 2 Le 8 mai 1902, la ville de Saint-Pierre et ses environs ont été détruits et 30 000 personnes furent tuées. Une deuxième éruption meurtrière se produit en 1929.
- 3 Suite aux dégâts du cyclone du 12 septembre 1928, la Guadeloupe bénéficie quarante millions de subventions ainsi que des prêts municipaux d'un montant de 50 millions. Christian Galpin, *Ali Tur architecte, 1929-1937. Itinéraire d'une reconstruction*, Conseil général de la Guadeloupe, 1993, 8 p.
- 4 *Illustration*, n° 4838, 23 novembre 1935, on présente l'hôpital et cite de nom des concepteurs.
- 5 Architecte D.P.L.G., diplômé après guerre, il devient en 1925 l'un des architectes du ministère des Colonies. Après le cyclone de 1928, il est choisi comme architecte de la Guadeloupe, à ce titre, il construira également le pavillon de l'exposition coloniale de 1931 dont le caractère clairement moderniste contraste avec le conformisme exotique d'autres pavillons.
- 6 Le lycée Schœlcher était situé à Saint-Pierre, il a ensuite été déplacé à Fort-de-France.
- 7 Delefosse, ingénieur civil des Ponts et Chaussées, Béton armé-Fer, Sageret, 1938.
- 8 La question de l'identification de l'auteur du lycée reste ouverte. La complexité spatiale et la subtilité des recherches esthétiques, l'importance du bâtiment prèchent en la faveur d'un architecte (sans doute D.P.L.G.). Certains aspects évoquent l'architecture d'Ali Tur.
- 9 *Le Courrier des Antilles*, samedi 11 avril 1934, et le *Bulletin de la chambre de Commerce de la Martinique*, avril-juin 1936, n° 2-3, p. 11.
- 10 Projet d'aménagement présenté dans le pavillon de la Martinique lors de l'exposition coloniale. Victor Sévère, « L'urbanisme aux colonies, Fort-de-France (1639-1931) », *L'Architecture*, n°8, Paris, 1931, p. 284-288. Raymond Danger, « L'urbanisme à la Martinique, trois siècles d'urbanisme colonial : Fort-de-France », *L'Urbanisme aux colonies et dans les pays tropicaux*, La Charité-sur-Loire, Delayance, 1932-1935, p. 325-338.
- 11 L'exposition sur l'architecture brésilienne au MoMA de New York a lieu en 1943 et fait l'objet d'une diffusion dans la zone anglophone.
- 12 Avec Alexis Josic et Shadrach Woods, 500 logements économiques partiellement réalisés (1957), ainsi que le plan d'aménagement du quartier Balata avec Louis Caillat comme architecte d'opération, 500 logements divers et centre culturel et commercial, écoles maternelle et primaire. Les archives de Georges Candillis sont accessibles aux archives de l'Institut français d'architecture.
- 13 Espèce locale d'arbre dont les branches coupées peuvent être disposées sous forme de tissage.
- 14 Cette expérience originale a été menée à la maison Laventure à Grand-Rivière (1935) et pour le Torgiléo à Bellefontaine (1948).
- 15 L'association a concentré son action jusqu'à présent sur le recueil d'informations *in situ*.
- 16 Voir annexe en fin d'article.
- 17 Ali Tur, D.P.L.G. en 1920, a son agence principale à Paris, il est membre de la Société des architectes modernes fondée en 1922 par Frantz Jourdain. Architecte du ministère des Colonies, il est l'auteur du pavillon de la Guadeloupe à l'exposition coloniale de 1931.
- 18 L'architecture d'Ali Tur a influencé celle de Louis Caillat, ainsi le parti de la mairie du Lamentin n'est pas sans rappeler le palais de justice de Basse-Terre.
- 19 Dans les publications, Ali Tur ne présente que ses réalisations en Guadeloupe. En 1936, dans *L'Architecture d'aujourd'hui*, il écrit « Ce procédé [se passer d'architecte] vient, une fois encore, d'être malheureusement adopté par le Service des travaux de la Martinique où le Palais du Conseil général de cette colonie a été mis au concours entre entreprises. » Il est donc tout à fait possible qu'il ait été en relation avec ce service avant 1936 (et qu'il règle ainsi ses comptes ?). *L'Architecture d'aujourd'hui*, n° 3, 1936, p. 87-104 (citation, p. 92).

**20** En 1921, Léon Eyrrolles crée, dans son École spéciale des travaux publics, un diplôme d'ingénieur-architecte ; critiqué par les architectes D.P.L.G., ce diplôme disparaîtra après-guerre. Hélène Vacher, « L'École spéciale des travaux publics et la formation aux métiers du bâtiment au début du XX<sup>e</sup> siècle : le projet de l'ingénieur-architecte », 107<sup>e</sup> Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Nancy, 16 avril 2002.

**21** Roy-Camille et De Jaham sont des noms répandus en Martinique, visibles sur les publicités dans la presse locale et dans le bottin colonial des téléphones de 1946.

**22** Le directeur de la Bred, Eric Montagne, a particulièrement soutenu ce projet.

Xavier Rendu, immeuble national, 1938



**Louis Caillat**, successivement ajusteur, dessinateur, traceur, lithographe, technicien en chauffage, dessinateur

architecte, devient membre de l'Ordre des architectes (région Antilles françaises) en 1954 et président régional en 1975. Xavier Rendu (1880-193\*), architecte D.P.L.G. 1910, élève de Chedanne, à Paris, architecte en chef de la Compagnie nationale d'assurance sur la vie, immeuble GAN (ex-La Nationale, 1938). **Robert Haller**, architecte diplômé de l'École spéciale des travaux publics 1921, a été directeur de travaux au Laos. **Lamartinière**, architecte diplômé de l'École spéciale des travaux publics, Maison Sylvestre (Fort-de-France) 1949, pharmacie à Saint-Pierre années cinquante. **André Desbordes** (1914-\*) architecte, diplômé de l'École spéciale d'architecture 1939. **Léon Humblet**, architecte D.P.L.G. 1937, Chartres, immeuble CGM (ex. IEDOM) 1956. **Germain Olivier** (1869), architecte D.P.L.G. 1903, SADG, Montauban, Château Aubery à Ducos et quelques palais coloniaux à divers expositions Marseille (1920), Grenoble (1925), Paris (1931), Bruxelles (1935). **Charles Wulfleff** (1874-), architecte D.P.L.G. 1909, (SADG 1909) Paris associé à Alois Verrey (1889-), architecte D.P.L.G., 1920 (SADG 1921). **Maurice de Lavigne Sainte-Suzanne**, architecte D.P.L.G. Saint-Brieuc, lotissement du Petit Paradis 1956, Immeuble du Grand Paradis 1958, lotissement Batelière 1958, Résidence Sainte-Catherine 1959. **Alexandre Ziwès**, architecte D.P.L.G. Paris, architecte des établissements Menier, Immeuble Plein ciel fin 1960. **Claude Meyer-Levy** (1908-), architecte D.P.L.G. 1933, SADG, élève d'Umdbenstock-Tourmon, architecte des bâtiments civils et palais nationaux. **Fernand Tessier**, D.P.L.G. Dourdan, et Maurice Creveaux, architecte D.P.L.G. Saint-Cloud, église Saint-Christophe 1955. **Marcel Salasc**, non trouvé dans les annuaires professionnels. Sa fille rapporte qu'il a travaillé en Algérie avant de s'installer en Martinique en 1939. **Clément Lison**, architecte diplômé de l'École spéciale des travaux publics, domicilié à Fort-de-France dans le Sageret 1948, en 1954 travaille chez Claude Le Cœur, Annuaire ESTP 1954. Mairie au Diamant 1935, bureaux de postes à Rivière-Salée 1955, mairies du Marin et immeuble (Fort-de-France) années cinquante, Maison Cherchel à Bellevue (Fort-de-France) années soixante.